

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 4 (1897)
Heft: 6

Rubrik: Correspondance

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CORRESPONDANCE



BRUXELLES. — Pendant qu'Ysaye promène en Italie son triomphant talent, la Société des concerts symphoniques s'adresse à des capellmeisters étrangers, et c'est à M. Mottl que revenait la mission de diriger le quatrième concert. M. Félix Mottl est déjà venu à Bruxelles à plusieurs reprises, et jamais le succès ne lui a fait défaut. Cette fois encore, le public qui, il est vrai, se laisse plutôt séduire par le talent de l'interprète que par la valeur des morceaux inscrits au programme, ne lui a pas ménagé ses applaudissements. M^{me} Félix Mottl, première chanteuse du Hoftheater de Carlsruhe, a partagé ses applaudissements, grâce à un incomparable et peut-être unique talent de diseuse de lied.

Rien que la concision heureuse, et le choix du programme constituait pour cette matinée une originalité. De Mozart, la symphonie en *sol* mineur, et des morceaux de chant, la *Berceuse*, et l'air de Suzanne des *Noces de Figaro*; de Beethoven, l'ouverture d'*Egmont*; de Wagner, le prélude de *Lohengrin* et l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*; enfin, des mélodies de Berlioz, Schubert et R. Strauss.

A tout seigneur, tout honneur. L'ouverture d'*Egmont* ouvrait le programme. A peine le premier accord est-il grandiosement frappé, que déjà on se sent sous le coup de l'émotion. Le préambule, large et déclamatoire fait défiler devant l'esprit un lent et funèbre cortège d'impressions. Puis la vision s'agite, se développe, des appels stridents, et une phrase mélodique symbolisant l'affection d'une femme; jusqu'au moment où, d'un fatal coup de hache, *Egmont* expire. Alors c'est un sourd murmure qui grandit peu à peu, jusqu'à l'apothéose. Nul mieux que Mottl n'a cette faculté incomparable d'agiter, d'émouvoir ses musiciens. C'est un charmeur, dans la plus large acception du mot. Toutes les qualités sont réunies en lui. Un bras d'une souplesse merveilleuse, un visage éminemment expansif, une plastique étonnamment suggestive, tout cela au service d'une intelligence d'élite, compréhensive et large; dans la symphonie de Mozart, il donne libre cours à toute sa grâce et à sa spirituelle finesse. Et ici, citons le quatuor de l'orchestre, les violons surtout, d'une légèreté, d'une précision incroyables, que seuls les orchestres français ont pu obtenir jusqu'à présent.

Le prélude de *Lohengrin* a été une révélation, d'autant plus extraordinaire qu'il n'est à Bruxelles de concert ni de théâtre où il ne se joue plus ou moins mal. D'abord, le mouvement pris par Mottl est beaucoup plus large que celui auquel nous sommes accoutumés. Tout le morceau apparaît avec une telle ampleur d'accent, une telle étendue de pensée que l'on ne peut se retenir de l'émotion esthétique la plus grandiose.

L'ouverture des *Maîtres Chanteurs* est prise dans un mouvement plus allègre et plus vivant que celui auquel Dupont nous a habitués, moins vite cependant qu'avec Richter qui la dirigea à Bruxelles il y a huit mois.

Je ne parlerai pas des ovations faites à Mottl. C'est chose fastidieuse et inutile, d'autant plus que si elles étaient méritées ici, le public se trompe trop souvent

pour qu'on tienne compte de sa bruyante approbation ou désapprobation.

M^{me} Mottl, je l'ai déjà dit, a partagé dignement le succès de son mari. Elle possède un style remarquable, et c'est surtout dans les choses délicates et finement nuancées qu'elle peut déployer ses qualités. Aussi est-ce après la berceuse de Mozart qui exige une délicatesse de sentiment malheureusement trop rare, qu'on a le plus apprécié cette admirable et précieuse cantatrice.

Les artistes garderont de M. et M^{me} Mottl un souvenir durable. Du reste, il faut espérer que d'ici peu on les réentendra à la société symphonique.

Quoique je n'aie point pour habitude de signaler les innombrables fêtes de charité, qui sous ce couvert déguise le plus souvent des programmes conçus sans art et sans goût, je dois signaler celle qu'a donnée la société anglaise, et cela surtout pour apprécier dans des termes hautement admiratifs le début d'une jeune élève d'Ysaye, M^{lle} Marguerite Dongrie dont le talent s'est révélé maître de toutes les difficultés de la technique, par l'exécution du 2^{me} concerto de Wieniawsky et *Zigeunerweisen*.

Espérons que nous la réentendrons bientôt dans une fête véritablement artistique. Nous ne doutons pas qu'alors nous pourrions l'admirer plus grandement encore dans des œuvres dont le but ne soit plus aussi visiblement une virtuosité heureusement démodée.

Zimmer, Jamar, Lejeune et Brahms ont donné la troisième séance avec le concours de MM. Hasseneier, clarinettiste professeur au conservatoire de Liège, et Jaspar, pianiste. Succès pour le quatuor de Fauré, si délicat, si immatériel et si vraiment français. M. Hasseneier nous est apparu comme un clarinettiste de premier ordre. Un son d'une douceur comparable à celui de Hublart, votre première clarinette du théâtre de Genève, et qui est si regretté à Bruxelles. Applaudissements mérités pour le trio de Brahms, et le quintette de Mozart.

Emil Sauer, l'homme-canon du piano, donne des récitals. Comme il a jugé bon de refuser l'entrée à votre correspondant, celui-ci en profite pour trouver combien ce virtuose semble manquer de ce qui constitue le vrai talent. Une réclame tapageuse, et des programmes déplorablement choisis, se terminant inévitablement par un morceau de Sauer, avaient du reste suffi à mon édification.

Enfin, après un travail soutenu pendant près d'un an, la direction de notre opéra a réussi à faire exécuter pour la première fois *Fervaal*, le drame lyrique de Vincent d'Indy, dont le public attendait l'apparition à la scène avec une vive impatience. Disons-le de suite, c'est un succès énorme pour le compositeur. C'est le plus beau drame qui ait été écrit en France, sans aucune restric-

tion, et même, dut-on me vomir des injures pour mon hérésie, c'est l'œuvre lyrique la plus grandiose, la plus sereine d'éloquence et d'expression, la plus libre de forme et la plus profonde de pensée écrite jusqu'à présent — j'entends les murmures gronder sourdement... Wagner, l'immortel Wagner lui-même, dépassé non, mais égalé, complété, achevé peut-être, car d'Indy a réussi à rectifier une pensée philosophique qui ne fut pas toujours d'une vérité incontestable. On ne peut reprocher à celui qui s'impose décidément comme le plus grand des musiciens contemporains, de ne pas avoir formulé dans son œuvre une pensée dont la vérité ne s'impose à tous. C'est une grande loi d'amour qui y est proclamée, l'amour social, l'amour humanitaire qui est le rayon d'espoir que la philosophie jette sur notre fin de siècle obscure et tourmentée.

Tous nos désirs sont tendus vers ce but extrême. La lutte dont nous sommes les malheureux combattants prendra fin, avec notre bonne volonté, et nous inaugurerons le signe de l'amour d'une façon plus réelle qu'il n'a existé jusqu'à présent.

L'antique Cravann, la nation celtique a été menacée, par un oracle, de périr si un homme pur encore de l'amour de la femme ne la sauve.

Le vieux druide Arfagard, le dernier pontife de l'antique religion celtique, a fait faire par Fervaal, le dernier rejeton des chefs, le serment redoutable de rester vierge d'âme et de corps.

En s'éloignant de la patrie, ils ont été surpris par des bandits, des paysans sarrazins; un court prélude d'orchestre, frémissant, avec des attaques de trompettes stridentes, peint le combat qu'ils ont à soutenir; le rideau s'ouvre et l'on voit les deux hommes combattre quelques instants, puis Fervaal tombe frappé par une flèche. Les bandits s'approchent pour le dévaliser et Arfagard s'apprête à défendre chèrement son corps, mais l'enchanteresse Guilhen, qui commande à ce pays, intervient et finit par décider le prêtre Arfagard à la suivre dans sa demeure où elle guérira Fervaal...

Tel est le prologue plein de vie ou de charme.

Au premier acte, nous sommes transportés dans les jardins de Guilhen. Fervaal, guéri, repose à l'ombre d'un olivier pendant que l'orchestre accompagne son sommeil d'une sorte de rêverie en *fa dièze* d'une douceur, d'une délicatesse infinie. Toute la poésie de ce jardin oriental y est traduite, le charme de cette nature luxuriante et le nonchalant apaisement de Fervaal presque oublié de ses serments.

Mais Arfagard paraît portant des armes : « Fervaal, il faut partir, voici ton casque, ton épée, tes éperons d'argent!... » Fervaal hésite, mais Arfagard, pour le décider, lui fait le récit de la prédiction, la cause de la déchéance de Cravann : « Tseus est mort, Esus dort, Yesus vient!! »

C'est la ruine de l'antique religion dont Arfagard est le dernier pontife. Seul, un homme pur peut sauver Cravann et cet homme est Fervaal, le dernier rejeton de la race des nuées qui ont engendré les chefs. A cette révélation, Fervaal devient conscient de sa mission, com-

prend le sens du serment qu'il a fait, et pendant qu'Arfagard lui rappelle le rendez-vous : « Ma voix t'appellera ainsi qu'en nos clairières t'appellent les pâtres errants... », phrase impressionnante, soulignée par une mélodie cévenole, Arfagard s'en va pour apprêter deux coursiers, tandis que Fervaal s'arme. — Guilhen entre alors, annoncée par un thème triomphant et joyeux. Elle s'étonne de l'air soucieux et de l'attitude belliqueuse du jeune homme, et s'approche de lui, caressante; Fervaal est séduit par son charme pénétrant et lui fait le récit de sa jeunesse où la joie régnait, la libre, la fière joie, mais malheureusement le malheur est entré dans son âme.

Guilhen le console, et à son tour lui fait le récit de sa vie, de son heureuse jeunesse passée à chasser les fauves ou à cueillir des roses. Elle aussi a le cœur triste à présent, car Fervaal s'est emparé de son cœur... Le héros l'écoute, bienheureux, et oublie bientôt dans ses bras ses redoutables promesses et sa sainte mission.

Il entend l'appel d'Arfagard et s'enfuit en maudissant l'amour. Guilhen tombe évanouie. Des bandes de paysans faméliques envahissent alors le jardin pour piller la demeure, mais Guilhen revient à elle et, après leur avoir vanté la richesse du pays celtique, elle les entraîne à sa suite pour satisfaire à son implacable désir de vengeance.

Le deuxième acte se passe dans l'ombre des forêts sacrées.

Un pâtre envoyé par Arfagard pour appeler les chefs au grand conseil qui doit se tenir bientôt, revient conduisant son troupeau vers la montagne.

Un jour incertain encore enveloppe les personnages d'une buée grise. La mélodie des pâtres apparaît dans l'orchestre comme une sorte de mélodie brute et résignée, mais des accords formidables ascensionnent l'échelle orchestrale. Le pâtre a disparu et Arfagard prévoit l'approche de quelque mystère effrayant, d'apparitions terribles. D'abord la première forme de la créature, les nuées qui ont engendré les guerriers et les chefs, puis les forêts, dont l'esprit chenu immigra dans le corps des prêtres, puis les animaux fantastiques et la déesse Kaïto, génératrice du monde, sous la forme d'un gigantesque serpent. Les accords, instrumentés d'une façon formidable, montent toujours par tons entiers dans la masse de l'orchestre, puis enfin la déesse reparait sous une forme humaine, entourée de brouillards, aux apparences féminines.

Des chœurs lointains aux harmonies insaisissables soulignent la prédiction de Kaïto, qui prononce à nouveau les paroles fatidiques : « Tseus est mort, Esus dort, Yesus vient! » La nouvelle vie naîtra de la mort, de l'injurieuse mort.

Fervaal, qui a violé son serment en aimant Guilhen, saisit alors de quelle façon il pourra racheter sa trahison. Il se sacrifiera... cette pensée jaillit en lui, mais pour Arfagard l'oracle reste incertain. Il essaie en vain de rappeler la déesse, mais sa voix est impuissante.

Fervaal se retire sur l'ordre du pontife qui l'appellera au moment nécessaire.

Le jour paraît, et peu à peu des groupes de guerriers arrivent dans le but d'élire le chef suprême, le *brenn*.

qui doit les rassembler et les conduire à la guerre sainte. Arfagard raconte les présages et Fervaal, le dernier fils des nuées, est élu.

Il rentre alors, couvert d'une armure éclatante, pendant qu'une fanfare majestueuse tonitruue le thème qui le symbolise. Des chants héroïques célèbrent son avènement; mais, au milieu de la joie triomphale, un strident et lointain appel de cor retentit.

Mauvais présage; un messenger paraît couvert de poussière, abattu de fatigue. Des hordes de pillards ont envahi le pays. Tout fuit devant elles. Ils ne laissent rien de vivant sur leur passage.

Malgré la poltronnerie des chefs qui parlent de s'enfuir, Fervaal organise la défense et ranime les courages les plus chancelants.

Tous se préparent aussitôt au combat. Fervaal fait alors à Arfagard, consterné, l'aveu de son amour pour Guilhen et de la trahison du serment. Le druide saisit le sens de la prédiction, — « la nouvelle vie naîtra de la mort, » — et pendant que Fervaal entraîne les troupes à sa suite, il roule désespéré au pied des autels.

Le troisième acte se passe dans un paysage de montagnes abruptes et de roches sauvages. Un court morceau d'orchestre le précède. Des gammes ascendantes et rapides de violons sur des basses graves et désespérées. C'est la peinture de la défaite... Les Celtes ont été taillés en pièces, et quand le rideau s'ouvre, la neige recouvre le champ de bataille jonché de morts. Fervaal, seul au fond de la scène, est debout, tête nue, les mains sur son épée. Seul, il est resté vivant, malgré sa soif de mort. Arfagard, qui le cherche parmi les cadavres, pousse en le reconnaissant, un cri de joie. Son Fervaal est vivant! Mais celui-ci lui confie qu'il a compris que le dieu Thrann exige de lui le sacrifice et il s'offre au couteau d'Arfagard qui consent à l'immoler. Fervaal s'agenouille et Arfagard lève le bras, mais une voix féminine retentit tout à coup, une voix que Fervaal a reconnu de suite; il bondit, il ne veut plus mourir, et comme Arfagard va lui porter le coup mortel, il l'étend à terre d'un terrible coup d'épée.

Enfin il retrouve sa Guilhen, il la couvre de baisers; leur passion éclate dans toute sa grandeur et se traduit par des accents d'une émouvante expression, mais un froid mortel saisit sa bien-aimée, la bise aiguë des pays du nord lui a été fatale: elle meurt dans ses bras.

Alors Fervaal, subitement exalté, enlève le cadavre et lentement, chantant la lumière, il commence l'ascension de la montagne. L'oracle est devenu une réalité. Il ascensionne toujours jusqu'au moment où il disparaît dans les nuées; les vieux mythes disparaissent pour faire place à la loi d'amour universelle. La nouvelle Cravann est née et elle s'appellera *humanité*. Et, pendant que les rayons d'un idéal soleil éclairent les montagnes, éclate à l'orchestre avec une force suprême le thème d'amour.

J'ai essayé dans un aperçu concis de donner une idée de l'important drame du maître français. C'est, je l'ai dit en commençant, l'ouvrage le plus considérable de ce genre qui ait été écrit, et il serait nécessaire d'en faire l'analyse avec une minutie et une longueur que le cadre qui m'est ici réservé ne peut me permettre.

Je tiens pourtant à insister sur l'éclatante et orgueilleuse beauté de l'œuvre entière, et la sereine indifférence que M. d'Indy témoigne aux modes et aux conventions. C'est une originalité forte et puissante, c'est un génie jeune, et c'est sur lui que le monde musical doit à présent tenir les yeux fixés. C'est lui qui développe et continue l'œuvre réalisée par Wagner, et l'on peut attendre de son génie qu'il recule encore les bornes de notre art.

Je veux aussi accorder quelques mots aux artistes interprètes.

M. Imbart de la Tour (Fervaal), dont les Genevois ont gardé sans doute un excellent souvenir, a soutenu son rôle avec une vaillance admirable. Si parfois la voix manque de l'ampleur nécessaire, il faut louer l'artiste qui a su la ménager d'habile façon pour arriver à nous donner l'accent juste. Le dernier acte surtout a été chanté par lui dans un maximum d'exaltation qui dénote l'artiste fortement pris par l'œuvre.

A côté de lui, M. Seguin, avec une conscience et une intelligence toujours remarquables, a composé de façon complète et grande le rôle d'Arfagard.

M^{me} Raunay n'a pas pu vaincre toutes les difficultés du rôle de Guilhen, personnage plutôt inconscient de l'action; de plus, la voix est un peu voilée et l'émission gutturale. Mais elle a mis un grand charme dans les passages de douceur, et l'on peut louer le mérite qu'elle a eu d'aborder le rôle avec sincérité.

L'orchestre aussi a été remarquable, et rarement son habile chef a été aussi acclamé. Mais il importe de dire que le maître d'Indy a été présent à tout le long et laborieux travail de préparation, et que l'on sentait son influence doucement insinuante dans maints détails, le mouvement des chœurs, par exemple, qui ont joué et chanté à souhait.

Anth. Dubois.



NOUVELLES DIVERSES

Nous signalons avec plaisir à l'attention des sociétés mixtes de chant, un *Hymne de Pâques*, a capella pour chœur mixte, de notre compatriote M. Henri Masset, professeur de chant à Lausanne, composé sur des paroles de Paul Privat. Cette composition exécutée avec grand succès par la Société de Ste-Cécile, se fait remarquer par des qualités très franches de belle mélodie d'intéressante écriture harmonique et de bonne déclamation lyrique.

— On nous signale de Morges le beau succès remporté par deux de nos artistes genevois, M. G. Ferraris, organiste, et G. Koeckert, violoniste, dans un concert donné le 9 mars dernier au temple de cette ville.

Mlle Cornaz, cantatrice de Lausanne, qui s'y est également fait entendre, n'a pas été moins appréciée que ses collègues instrumentistes.

— L'excellente cantatrice M^{me} Camilla Landi, notre compatriote, s'est faite entendre avec succès à Vienne.